

Allocution de M. Gilbert Dagron, Président de l'association

Citer ce document / Cite this document :

Allocution de M. Gilbert Dagron, Président de l'association. In: Revue des Études Grecques, tome 110, Juillet-décembre 1997. pp. 25-32;

https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_1997_num_110_2_4931

Fichier pdf généré le 18/04/2018

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 18 juin 1997

ALLOCUTION DE M. GILBERT DAGRON, PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION

MESDAMES, MESSIEURS, CHERS COLLÈGUES ET AMIS,

Le président que vous vous étiez choisi, en faisant preuve de beaucoup de largeur de vue et d'indulgence, ne veut pas vous quitter sans vous remercier. Amicalement guidé par Paul Demont, tout à la fois ministre efficace et discret maître des cérémonies, il n'a pas la fierté d'avoir accompli de « grandes choses », mais il a eu le plaisir d'être, pendant toute cette année, un auditeur admiratif — plutôt qu'un arbitre qualifié — et d'avoir pris un bain de jouvance en entendant à nouveau parler d'Aristote et en écoutant du bon grec prononcé, comme on dit, « à l'érasmienne ». Il est vrai que je venais de bien loin, de Constantinople et du Mont Athos; mais je me suis trouvé renforcé dans la double conviction qu'il n'y a pas d'hellénisme sans Byzance et pas d'études byzantines sérieuses sans une solide formation aux disciplines de l'hellénisme antique.

Après ce bref message, permettez-moi quelques réflexions amusées sur ce discours de clôture dont bon nombre de mes prédécesseurs rattachent la rhétorique et le plan à une immuable « tradition ». Le mot, je l'avoue, m'a fait peur; mais il n'apparaît sous la plume des présidents sortant de charge que dans les dernières années, et plus on remonte dans le temps, plus ces allocutions sont courtes et libres de ton. Ainsi en va-t-il, en France, des traditions, qui ne sont bien souvent que des innovations, faites tout exprès pour provoquer des révolutions. Je ne devrais pas m'en étonner, habitué à l'art bien byzantin de présenter les événements sous une forme déjà commémorative pour les rendre plus solennels ou de déguiser évangélistes et apôtres en peintres d'icônes pour justifier la nouveauté du culte des images. L'échelle du temps, quoi qu'on en dise, est réversible. Mais rassurez-vous, n'étant pas iconoclaste, je me conformerai à ce qui est, sinon une tradition, au moins une pratique parfaitement justifiée où le bon sens impose un ordre : de quoi pourrions-nous parler aujourd'hui, sinon de nous, du bilan de cette année, de nos espoirs et de nos deuils.

Je commencerai par ces derniers, car c'est notre devoir le plus pressant, aujourd'hui, d'évoquer le souvenir encore frémissant de ceux qui nous ont quittés. Trois disparitions vont laisser de grands vides dans nos études : celle

de Roland Martin dans l'archéologie grecque, celle d'Olivier Masson dans la dialectologie et l'onomastique et celle de Pierre Nautin dans la patristique et l'histoire des dogmes. Parler un peu longuement de ces trois grands disparus est un devoir de mémoire, de reconnaissance et d'amitié.

Le 14 janvier 1997 mourait Roland Martin, à l'âge de 84 ans, après une longue et implacable maladie qui l'avait, depuis 1982, contraint à une brusque retraite à Fixin, en Côte d'Or. Longue absence qui ne nous avait fait oublier ni l'enthousiasme communicatif ni le sourire de ce grand historien de l'architecture antique, membre de notre association depuis 1936 et président en 1978. Fils d'un instituteur, Roland Martin est né le 15 avril 1912 à Chaux-la-Lotière, dans la Haute-Saône et a fait ses études secondaires à Vesoul, puis au lycée Henri IV, hésitant jusqu'au dernier moment entre une spécialité scientifique et une spécialité littéraire par souci, disait-il avec humour, de ne décevoir aucun des deux jeunes professeurs de classe terminale qui lui vantaient l'un les valeurs inépuisables de la pensée et de l'art, l'autre la puissance rationnelle des mathématiques. Il finit par choisir l'École Normale littéraire, et se forma à l'École d'Athènes (1939-1946), mais en appliquant à l'archéologie des méthodes scientifiques et en contribuant tout au long de sa vie à en faire une science rigoureuse sinon exacte.

Sa carrière, à son retour en France, se déroula de façon exemplaire, avec un fort enracinement provincial, puisqu'il fut maître de conférences (1946), puis professeur à l'Université de Dijon (1952-1970), dont il devint le doyen de 1960 à 1966, et Directeur de la circonscription des Antiquités historiques de Bourgogne de 1956 à 1969. Mais ce Bourguignon d'adoption que fut toute sa vie Roland Martin a aussi des références parisiennes : à partir de 1962, il enseigna à la IV^e Section de l'École Pratique des Hautes Études, et, de 1970 à 1978, il occupa la chaire d'Histoire de l'Art et d'Archéologie grecque à l'Université de Paris I. Très tôt aussi, le CNRS lui confia des responsabilités nationales en lui donnant la direction du Service d'Architecture antique (1957-1979), puis celle du Centre de Recherches archéologiques de Valbonne. C'est assez dire la dimension et l'activité d'un savant apte à mener de front recherche et administration, et que toutes sortes de distinctions récompensèrent : en 1975, il devint membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; en 1978, il reçut la médaille de vermeil de l'Académie d'Architecture; en 1981, à l'initiative de Jean Pouilloux, alors Directeur scientifique, le CNRS lui décerna sa médaille d'or.

J'évoquerai brièvement son activité archéologique, que d'autres pourraient décrire plus longuement et avec plus de compétence, en disant simplement que Roland Martin joua un rôle important dans la reprise des grands chantiers qui assurèrent la présence française en Grèce après la guerre : à Dèlos, Épidaure, Gortys d'Arcadie et surtout à Thasos, où il revint régulièrement et eut le souci de former des élèves. En Turquie, il collabora de 1950 à 1960 aux fouilles de Claros, dirigées par Louis Robert. En Italie, il présida aux fouilles françaises de Sélinonte. En France même, il fut à l'origine d'une découverte étonnante, celle de statues en bois aux sources de la Seine.

Mais la véritable originalité de Roland Martin, c'est d'avoir accompagné cette riche expérience d'archéologue de terrain d'une réflexion sur l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme. Dans des ouvrages trop nombreux pour être cités mais qui commencent avec ses *Recherches sur l'agora grecque* (1951), on voit s'élaborer, en écho à une pratique et à un enseignement, une doctrine, disons même une vision de plus en plus claire et touchant au monde contemporain, des rapports entre les techniques de construction et l'urbanisme, défini par lui comme « une science intermittente qui ne coïncide pas forcément avec celle de l'architecture ». L'étude attentive de la place publique, l'agora, était déjà riche en enseignements pour Roland Martin, qui y découvrait le passage d'une dispersion de monuments à un ensemble organisé et unifié où le plan orthogonal

imposait ses exigences et son esprit, où les édifices religieux imposaient leur marque et où la communauté politique trouvait son expression matérielle. Au-delà, il y avait à dégager dans l'organisation ou la réorganisation des cités, qui correspondent souvent aux périodes d'expansion économique ou aux expéditions de conquête, la part respective des progrès techniques et de l'évolution sociale, de la spontanéité et de la fonctionnalité, des traditions et d'idées nouvelles redéfinissant la fonction urbaine, pour montrer comment se dégage peu à peu d'un simple plan-trame des masses monumentales et des voies de circulation, tout spécialement ces grandes voies à colonnades appelées à devenir des souks. Au terme, les villes reçoivent leur définition juridique et l'ébauche d'un règlement d'urbanisme. Telle est la magistrale leçon d'un livre comme *L'Urbanisme dans la Grèce antique* (Paris, 1974) et d'un recueil d'article comme *Architecture et urbanisme* (École française de Rome, 1987), mais aussi de travaux de moindre ampleur comme le commentaire donné par Roland Martin à l'*Antiochicos* de Libanios et publié par le R. P. Festugière dans son *Antioche païenne et chrétienne* (Paris, 1959).

Celui qui, à dix-sept ou dix-huit ans, hésitait entre les sciences et les lettres a trouvé dans l'étude de l'urbanisme un domaine où toujours se sont rencontrées réflexion philosophique et réflexion mathématique pour penser, concevoir et définir le cadre le mieux adapté à la vie privée et publique du citoyen.

Atteint lui aussi d'une maladie qu'il savait incurable, mais dont personne ne pensait que l'évolution serait si rapide, Olivier Masson est décédé le 23 février 1997, à l'âge de 74 ans, entouré des siens, dans le bureau même où il avait conçu et rédigé une bonne partie de son œuvre et où il venait de mettre le point final, avec une admirable sérénité, à un ultime article.

Né à Paris le 3 avril 1922, il avait fait ses études à la Sorbonne (1939-1943) et s'était initié à la recherche à l'École pratique des Hautes Études (IV^e et V^e section), avant de passer l'agrégation de grammaire en 1947 et de s'engager dans un travail personnel comme pensionnaire à la Fondation Thiers de 1948 à 1951. Vint ensuite le départ pour l'Université de Nancy, où Olivier Masson enseigna la « Philologie classique » comme assistant et chargé d'enseignement, puis, après la soutenance de sa thèse en 1961, comme maître de Conférences et Professeur. Après quatorze ans d'enseignement à Nancy, sa nomination à Paris X-Nanterre et surtout à l'École pratique des Hautes Études (IV^e section), en octobre 1965, le fixèrent définitivement à Paris. Sa direction d'Études portait le titre « Philologie et dialectologie grecque » : elle était taillée à sa mesure, le consacrait comme le grand spécialiste français des dialectes et de l'onomastique, et lui donnait la possibilité de former de nombreux disciples. Olivier Masson était membre de notre association depuis 1946 et fidèle à nos rendez-vous mensuels.

Je n'ai ni la compétence ni le temps d'analyser en détail l'œuvre impressionnante que ce savant nous laisse : 7 ouvrages et 332 articles ou notes critiques publiés dans des recueils ou des revues très diverses, parmi lesquelles la *Revue des Études grecques* et le *Bulletin de Correspondance hellénique* figurent en bonne place, mais aussi la revue berlinoise *Kadmos*, qui le comptait dans son comité de rédaction. En raison de sa compétence scientifique, Olivier Masson a été souvent sollicité de participer à des entreprises de publication et a toujours répondu avec une parfaite générosité. En témoigne l'un de ses premiers livres, *Objets pharaoniques à inscriptions cariennes* (Le Caire, 1956), travail aussi utile aux asianistes qu'aux égyptologues, pour lequel Jean Yoyotte, alors pensionnaire à l'Institut français d'Archéologie orientale, sélectionna et soumit à son examen des stèles, chatons de bagues, vases, scarabées, poteries, reliquaires pour animaux momifiés qui portaient des inscriptions cariennes s'échelonnant du VII^e au IV^e siècle avant notre ère. Mais s'il fallait retenir dans l'œuvre d'Olivier Masson deux dominantes — ou pour mieux dire deux façons de rendre compte du large

domaine de recherche qui fut le sien —, ce seraient Chypre d'une part, l'onomastique d'autre part.

Chypre d'abord, où les journaux ont consacré à la disparition de notre collègue des articles exprimant l'admiration et l'émotion générale. Au tout début des années 1950, Olivier Masson avait entrepris sous la direction de Michel Lejeune une thèse de doctorat d'État sur *Les inscriptions syllabiques chypriotes*, qui reprenait un projet de recueil plusieurs fois abandonné, celui d'un tome XV des *Inscriptiones Graecae* et celui que Terence B. Mitford avait présenté au Congrès d'épigraphie de 1952. Entre l'achèvement du travail en 1959 et sa publication en 1961 s'était produit un événement historique : la proclamation de la République de Chypre, à la naissance de laquelle la thèse rendait hommage. Cette enquête exemplaire sur le dialecte local et les textes épigraphiques non alphabétiques découverts dans l'île, rééditée avec des addenda en 1983, constitue aujourd'hui encore — comme l'écrivait récemment Antoine Hermay — « le point de départ de toute étude concernant la topographie, la religion, la numismatique et, finalement, l'histoire chypriote du VIII^e au III^e siècle avant J.-C. ». Après cette œuvre fondatrice, Olivier Masson n'a cessé d'approfondir et d'étendre le champ de ses recherches, publiant leur résultat avec une remarquable célérité et menant jusqu'à leur terme des travaux laissés inachevés comme ceux de Terence B. Mitford sur les inscriptions syllabiques de Rantidi-Paphos (1983) et de Kouklia-Paphos (1986).

L'autre dominante, je le disais, est l'onomastique, c'est-à-dire l'ensemble des problèmes morphologiques et sémantiques posés par l'anthroponymie grecque, et l'étude des formules plus ou moins complexes (idionyme, patronyme, surnom...) permettant de cerner une identité. Après Louis Robert, Olivier Masson a souligné l'intérêt historique, géographique et sociologique de ces noms que nous restitue l'épigraphie funéraire, et qu'il faut étudier dans leur époque et dans leur milieu. On mesure l'ampleur de son travail et la richesse de son enseignement dans ce domaine à la sélection de ses articles éditée par deux anciens disciples, Catherine Dobias et Laurent Dubois, sous le titre *Onomastica Graeca selecta* (Nanterre, 1990).

Quelques jours seulement avant que nous soit connue la disparition d'Olivier Masson, nous apprenions celle de Pierre Nautin, survenue le 16 février 1997, mais que j'évoque en dernier pour mieux marquer son originalité scientifique dans l'ensemble des études grecques. Pierre Nautin, né en 1914, n'était membre de notre association que depuis 1963, sans doute parce que l'hellénisme chrétien n'avait pas encore la place qui lui est reconnue aujourd'hui parmi nous. Sa formation, sa carrière, sa vie de savant sont étroitement liées à la V^e section de l'École pratique des Hautes Études : il y fut notamment l'élève du chanoine Vaganey et d'Alphonse Dain, à qui il dédia en 1949 l'un de ses premiers livres, l'édition du fragment d'Hippolyte *Contre les hérésies* (Paris, 1949). Sa compétence d'éditeur de textes et d'historien de l'Église primitive le désigna plus tard pour une direction d'Études qui s'appela d'abord « Histoire des dogmes et des sacrements chrétiens » et prit en 1971 le titre de « Patristique et histoire des dogmes », mieux adapté au grand projet de Pierre Nautin : retrouver les idées authentiquement professées par ceux que la tradition de l'Église a ensuite taxés d'hérésie en faisant subir à leur doctrine des amputations et des déformations dignes des pires procès staliniens ; chercher les vraies traces de leurs écrits et de leur enseignement, non pas pour les réhabiliter — ce qui, à dix-sept ou dix-huit siècles de distance, n'aurait guère eu de sens —, mais pour mieux comprendre l'effervescence des II^e et III^e siècles, pour distinguer les systèmes de pensée qui à ce moment s'élaborent, et pour clarifier les relations institutionnelles et les modes de communication entre les sièges épiscopaux. Longtemps, les historiens de l'Église avaient présenté l'orthodoxie comme une voie infailliblement droite dont les hérésies s'écartaient ; Pierre Nautin fut de ceux qui opposèrent

à ce point de vue étroitement doctrinal et confessionnel une approche tenant compte du pluralisme de la pensée chrétienne, un peu comme André Leroi-Gourhan opposait au principe de stricte finalité dans la sélection des espèces le concept d'une évolution non linéaire mais « buissonnante », où le hasard et la générosité de la nature retrouvaient leurs droits.

Pour réussir dans une telle entreprise, il fallait être un éditeur de textes averti. Pierre Nautin le fut, comme l'attestent les nombreux volumes qu'il publia en peu d'années dans la collection des Sources chrétiennes : Didyme l'Aveugle *Sur la Genèse* avec le R. P. Louis Doutreleau, un recueil d'*Homélies pascales*, les homélies d'Origène sur Jérémie, achevant un travail commencé par Pierre Husson, les homélies d'Origène sur Samuel avec Marie-Thérèse Nautin. Citons aussi le *Traité sur Pâque* d'Origène, connu par un papyrus de Toura, que Pierre Nautin publia en collaboration avec Octave Guéraud dans la collection « Christianisme ancien » qu'il dirigea chez Beauchesne à partir de 1977. Ce fragment important permettait de situer Origène dans un débat qui agita très tôt les responsables de l'Église et les écrivains chrétiens : fallait-il ou non célébrer la Pâque chrétienne à la même date que la Pâque juive. Sujet de chronologie et d'exégèse scripturaire, mais qui mettait symboliquement en jeu les rapports entre le judaïsme et le christianisme naissant. Les textes sont essentiels, mais ils ne subsistent que sous forme de courts fragments ou à l'état de traces dans des correspondances échangées entre évêques, qui s'épaississaient parfois en « dossiers » contradictoires et portaient sur les grandes « affaires » du temps, dogmatiques (la Trinité), liturgiques (la Pâque), ou disciplinaires et morales (l'encratisme et la discipline pénitentielle). C'est en examinant des fragments ou en reconstituant ces dossiers à partir de ce qu'en retient Eusèbe de Césarée au IV^e siècle que Pierre Nautin fit quelques-unes de ses plus belles découvertes, rendant à l'antipape Josippe l'*Elenchos contre toutes les hérésies* communément attribué à Hippolyte ou donnant un visage à quelques hiérarques oubliés et précisant les contours de leur pensée, notamment dans ses *Lettres et écrivains des II^e et III^e siècles* (Paris, 1961).

Traces, fragments, contours. Mais sur fond de littérature en miettes, deux figures se détachent. Origène d'abord, dont Pierre Nautin écrivait : « Nous voudrions tout savoir d'un homme qui tient une si grande place dans l'histoire de la pensée chrétienne ». Il lui consacra un livre (*Origène, sa vie et son œuvre*, Paris 1977) qui s'arrête au seuil de la doctrine et traduit la fascination de son auteur pour l'enfant que le martyr de son père avait lié pour toujours à l'Église, pour le maître d'école qui, plus tard, se « convertit » en rompant avec les études profanes, pour l'exégète qui avait, le premier, revendiqué son droit à une libre recherche et tenté, au prix d'un rejet, de constituer une théologie en rapport avec les problèmes de son temps. La seconde grande figure, à bien des égards opposée, est celle d'Épiphane de Salamine, qui, au IV^e siècle, reprend et étend le *Syntagma* d'Hippolyte dans son *Panarion*, « boîte à remèdes » où quatre-vingts hérésies se trouvent décrites comme autant de maladies à guérir. J'ai entendu Pierre Nautin appeler de ses vœux une nouvelle édition de ce traité fondamental. Il n'a pu ajouter ce travail à tant d'autres, mais il a vu paraître une thèse qu'il a dirigée et qui lui est dédiée, celle d'Aline Pourkier sur *L'Hérésiologie chez Épiphane de Salamine* (Paris, 1992).

A ceux qui, comme moi, ont croisé sa route, à ceux qui ont profité de son enseignement ou de ses conseils et à ses amis qui se sont retrouvés au mois de mars dernier dans une rencontre-souvenir (Monique Alexandre, Gilles Dorival, Geneviève Husson, Alain Le Boulluec et d'autres), Pierre Nautin laisse le souvenir d'un savant rigoureux, passionné par sa recherche et dévoué à ses auditeurs de l'École pratique des Hautes Études. Les lecteurs de la *Revue des Études grecques* se souviendront aussi des nombreux comptes rendus de Pierre Nautin, qui forment, au fil des années, une précieuse chronique des études patristiques.

Venons-en maintenant au bilan de nos activités de l'année. Des contraintes d'horaire et de salle nous ont obligés à commencer nos séances à 18 h et à réduire, à défaut du nombre des communications, le temps qui était naguère imparti aux communications les plus longues. Il me semble que cette nouvelle organisation des séances n'a pas eu de conséquences fâcheuses et pourra se prolonger tant que l'usage de l'amphithéâtre mis aimablement à notre disposition par l'Université de Paris-Sorbonne ne pourra nous être concédé dès 17 h. Le programme 1996-1997 avait été préparé par Paul Demont avec un souci d'équilibre et d'ouverture : il a permis à quelques jeunes de faire connaître leur recherche et à quelques anciens de montrer leur virtuosité. Sur les douze interventions, trois concernaient la philosophie : Françoise Frazier nous a prudemment conduits sur le chemin mal balisé de la classification des arts selon Aristote ; Jean-François Balaudé a fait une savante exégèse de la formule Νοῦς ὁρᾷ καὶ νοῦς ἀκούει (« c'est l'intellect qui voit et c'est l'intellect qui entend ») ; André Laks, en commentant le papyrus de Dervéni, nous a montré comment s'organisait le commentaire allégorique d'un poème orphique. L'analyse littéraire a eu sa part : lors de la même séance, Sophie Couraud-Lalanne a interprété les tribulations de Chairéas et de Callirhoé, dans le roman de Chariton d'Aphrodisias, comme la transcription romanesque d'un rituel de passage d'une classe d'âge dans une autre, et Alain Ballabriga a proposé une interprétation à la fois philologique et symbolique d'*Iliade* XIV, 170-172, sur la nourriture des dieux et le parfum des déesses. Trois communications, et non des moindres, nous ont menés en Méditerranée occidentale, celle de Giuseppe Nenci au cœur de la Sicile élimée avec ses contaminations alphabétiques ou linguistiques, celle de Pierre Moret à la recherche des îles errantes, de leur réalité géographique et de leur tréfonds mythique, celle enfin de Claude Rolley que l'expression ἀφιδρύματα λαβεῖν a entraîné jusqu'à Marseille. L'hellénisme d'époque romaine a été fort bien représenté par Christel Müller, qui a évoqué à travers quelques textes importants la naissance et le développement du culte impérial en Béotie. Enfin, notre secrétaire général avait prévu — ce qui n'était pas de nature à me déplaire — une audacieuse percée du côté de l'hellénisme byzantin en mobilisant trois solides et brillants collègues : Denis Feissel, avec une fermeté adoucie par quelques litotes, a fait magistralement le ménage dans le dossier des épigrammes et des inscriptions de Smyrne paléochrétienne ; Jean Gascoü, avec le réalisme un peu narquois qu'autorise la compétence papyrologique, a démontré que les ἀλλόφυλοι de ses textes, n'en déplaise à la philologie, ne sont nullement des « étrangers » mais des desservants de cimetières ; enfin, dernier d'une chronologie thématique mais premier dans l'ordre des interventions, Bernard Flusin, au plus près des manuscrits et au plus haut du déchiffrement idéologique, a expliqué en quoi la célébration et le transfert des reliques importaient, au ^xe siècle, à la dignité impériale.

Sans doute penserez-vous comme moi que l'année 1996-1997 a donné un bon cru et que, dans le fond comme dans la forme, ces différents exposés ont parfaitement répondu au but de nos rencontres : rendre compte d'une découverte ou d'une enquête en cours, faire le point sur un problème ou étrenner une nouvelle méthode. Je me permettrai néanmoins de faire quelques suggestions. D'abord, lorsque le temps ne nous fera plus défaut, une part un peu plus grande pourrait être réservée à l'information en général et à une libre discussion sur quelques ouvrages récemment parus. Ensuite, il serait peut-être judicieux de faire plus souvent appel à des collègues étrangers, non pas en lançant nous-mêmes des invitations, ce que nos finances ne nous permettent pas, mais en profitant des invitations lancées par des institutions mieux établies ou tout simplement du passage à Paris de tel ou tel collègue, comme ce fut le cas cette année pour Giuseppe Nenci. A l'heure de l'Europe, nous ne devons pas être franco-français. Enfin, à l'heure où en France même nous nous soucions de l'enseignement du

grec, il nous faudrait réfléchir à l'aide que nous pourrions apporter à nos collègues des lycées, à leurs besoins, à leur attente.

Sur le problème, précisément, des programmes scolaires, j'avais prévu de dire, il y a quelques semaines, que le temps n'était plus à l'orage, mais qu'il n'était pas non plus à la sérénité et que, si nous n'avions plus à craindre une brutale suppression du grec dans l'enseignement secondaire, nous pouvions redouter sa lente érosion. Je rappellerai en quelques mots les enjeux. La réforme qui devrait être mise en application à la prochaine rentrée scolaire, et à laquelle les plus vigilants d'entre nous avaient souscrit pour éviter le pire, prévoit que le latin sera matière à option pour les élèves entrant en classe de cinquième et le grec pour ceux entrant en classe de troisième. Ainsi conserverait-on la possibilité d'une scolarité « classique », avec un échelonnement dans l'apprentissage des langues anciennes qui était à peu près celui d'autrefois. Nous ne nous plaindrons pas de l'avantage donné ainsi au latin, qui se justifie de bien des façons, mais nous pouvons être préoccupés par la place laissée au grec. Qui choisira, en effet, une option de grec qui viendrait s'ajouter, en classe de troisième, aux options obligatoires de langues vivantes intervenues à la rentrée en quatrième ? La surcharge des programmes risque de rendre illusoire cette liberté formelle qui nous est rendue ou confirmée. Ce dossier — que je connais mal, je l'avoue — mérite donc d'être suivi de près par ceux, Jacques Jouanna et Paul Demont notamment, que leur dévouement a placés au rang d'experts et de représentants de nos disciplines. Telle était la situation hier encore ; elle n'est plus tout à fait la même aujourd'hui. Sans faire un procès d'intention au nouveau ministre de l'Éducation Nationale, nous devons nous tenir prêts demain à intervenir auprès de lui si la réforme de son prédécesseur était remise en cause.

La vigilance disciplinaire est sans doute nécessaire, mais elle sera de peu d'efficacité si nous ne parvenons pas à séduire par notre confiance affichée non dans nos droits mais dans nos chances et par un constant souci d'élargir nos horizons. Faisons donc valoir aux hellénosceptiques que les jeunes hellénistes, même peu nombreux, sont de très bon niveau, que leur qualité les désigne pour occuper, dans l'enseignement et la recherche, le vaste champ de la littérature, de la pensée, de l'archéologie et de l'art classique, que l'hellénisme, hors de son berceau grec, c'est aussi l'exégèse biblique, la théologie, Rome en Orient, des pans entiers de la tradition du droit, mille ans d'histoire médiévale qui ont forgé l'Europe d'aujourd'hui en y laissant cette fracture culturelle et culturelle que les politiques ont tant de mal à comprendre et à réduire.

Il y a bien des façons de renouveler nos études. L'une des plus sûres est de suivre les voies de la grande érudition en considérant que plus une terre est travaillée, plus elle est fertile. Une autre consiste à y incorporer les méthodes et les acquis des sciences sociales, à redonner vie et couleur à des textes et à des images que des siècles de commentaires ont recouverts, à regarder, sans trop craindre le blasphème, les héros de Troie ou les Grecs d'Athènes comme des Bororos surdoués. Une autre encore est de retrouver le geste et la pensée du savant de la Renaissance ou du XVII^e siècle, qui, en lisant les œuvres dans des manuscrits, avait une idée très concrète de leur cheminement jusqu'à nous, et, en parcourant des sites que la nécessaire conservation du patrimoine n'avait pas encore stérilisés, avait de la géographie de l'hellénisme une appréhension très actuelle, s'étendant à la romanité hellénophone et à sa descendance arabe ou turque. Tout ce qui nous enrichit est bon, même les modes ; mais tout ce qui prétendrait échapper au rigoureux critère de l'excellence scientifique est mauvais, même les traditions.

Pour clore ce bilan, j'évoquerai d'un mot le nombre relativement faible de nouveaux membres cooptés, onze seulement, et plus brièvement encore la situation financière difficile, mais nullement inquiétante, de la *Revue des Études*

grecques, que notre trésorier analysera tout à l'heure et qui résulte essentiellement d'une nouvelle présentation de la comptabilité fournie par les Belles Lettres.

J'ai déjà remercié, mais moins que je n'aurais dû, notre secrétaire général, M. Paul Demont dont l'efficacité, l'intelligence et la gentillesse garantissent à la fois le niveau et le ton de nos échanges. Je voudrais aussi dire notre reconnaissance à ceux dont le dévouement nous a été, cette année encore, si précieux : à M^{me} Micheline Kovacs et à M^{me} Valérie Fromentin, nos secrétaires adjoints, à M. l'abbé André Wartelle, notre bibliothécaire toujours si présent. Nous avons pris l'habitude d'entendre M. Jean Laborderie nous décrire les périls auxquels échappaient nos finances grâce à son sage gouvernement : c'est hélas la dernière fois que nous l'écouterons, puisqu'il a décidé, après onze années d'exercice, d'abandonner ses fonctions. Au trésorier qui s'en va nous ferons une ovation, à celui qui accepte de le remplacer, M. Alain Billault, nous exprimerons notre profonde gratitude.

Il ne me reste plus qu'à souhaiter bonne chance à celui que vos suffrages et une année de maturation ont désigné pour me succéder, M. Olivier Picard. J'étais un peu en marge de l'institution universitaire et de l'hellénisme pur et dur, il est au centre, mais ouvert à tout et à tous, comme j'ai eu souvent l'occasion d'en faire l'expérience.